

UN CHANT DE RUINES

Frédéric Bas (Chronic'Art et France Culture)

(Sur *A travers les branches d'un arbre*)

Comme son personnage principal, Pierre, enfant perdu du siècle, cherchant dans la terre comme au ciel les traces d'un père disparu qui lui revient par bribes, par doubles rencontres fortuitement, mais qui ne lui reviendra jamais vraiment, *A travers les branches d'un arbre* est un film égaré, un film de nulle part, splendidement solitaire, fort de sa force seule, avançant dans son matériau avec douceur et violence, ne cherchant pas à raccrocher avec le cinéma tel qu'il se fait aujourd'hui, larguant le spectateur dans un autre monde, un no man's land, une « région » aurait dit Michael Snow, un espace neuf, fait d'une matière de rêves et de cauchemars, de ceux que font les enfants quand ils préfèrent *ne pas dormir*, quand ils préfèrent poser des questions dont les grands ne comprennent souvent que la logique, mais pas la matérialité sereine : *Dis papa, pourquoi l'arbre vit encore alors que les racines sont mortes ? Pourquoi on doit photographier les gens pauvres ? Où vont ces rails perdus dans les herbes folles ?* C'est peu de dire que le film est habité par l'enfance. Il est hanté par l'enfance. Il est le rêve éveillé de l'enfant fébrile qui vous prend à témoin de ses divagations et vous raconte comment le monde s'écroule et comment ce sera mieux *après la fièvre*.

Comme Pierre qui part sur les routes, moine errant de son propre intime, comme un François d'Assise parlant aux oiseaux et parlant seul, profitant des rencontres fortuites pour voir le père une dernière fois, *A travers les branches d'un arbre* est un film dérangé, une œuvre en dérangement qui, comme le répondeur d'Alain Cavalier, ne prend plus de messages, n'en laisse pas non plus. De quoi s'agit-il au juste ? De prendre un peu de terre dans la bouche pour voir le goût que ça a, d'écouter mieux que d'habitude les routiers quand ils disent de la poésie, de se souvenir de comment c'était la maison avant le terrain vague. Une belle scène parmi beaucoup d'autres : le frère et la sœur se remémorent les meubles du monde d'avant, « *le canapé* » crie Pierre plusieurs fois pour être sûr de bien se souvenir. Le canapé, le lieu de celui qui ne voyage pas.

Daniel Duqué a réalisé une œuvre dérangée donc, et dont la folie tranquille en dérangera plus d'un. Les corps et la voix fêlée de Philippe Legall sont pour beaucoup dans la magie douce et dingue du film qui remue ciel et terre, met sens dessus dessous dans sa quête du Beau après la bataille. La situation initiale du film montre le fils orphelin face aux photographies de son père, reporter, parti loin. Il y a d'emblée du mystère dans cette chambre où l'on entend un filet de radio parlant du monde tandis que l'homme-enfant, l'Idiot tarkovskien, regarde les images de son père accrochées au mur : des enfants qui sourient dans leur pays en souffrance, Tchétchénie, Irak ? Peu importe. Il faut regarder et entendre leurs prénoms ; car souvent : « *on ne voyage pas pour voir, on voyage pour ne pas voir* ». Alors ? Ouvrons les yeux et écoutons.

Frédéric Bas